

AMÉLIE NOTHOMB

LES PRÉNOMS ÉPICÈNES

roman

ALBIN MICHEL

VesalBookshop.com

© Éditions Albin Michel, 2018

ISBN : 978-2-226-43113-4

Il ne décolère pas.

Décolérer est ce verbe qui ne tolère que la négation. Vous ne lirez jamais que quelqu'un décolère. Pourquoi ? Parce que la colère est précieuse, qui protège du désespoir.

Trois heures plus tôt, il n'y avait pas heureux comme lui.

– Tu es la plus belle. À cause de toi, toutes les autres sont laides. Non. À cause de toi, les autres femmes n'existent pas.

– Il faudra pourtant t'y habituer.

– Cinq ans que nous faisons l'amour et nous n'avions jamais été si haut. As-tu déjà entendu parler d'une pareille histoire ?

– Non.

– Tu t'appelles Reine. Au début, ton prénom me terrifiait. À présent, je ne supporterais pas que tu te nommes différemment. Reine, c'est tellement toi. Reste dans mes bras, mon amour.

– Je ne peux pas.

– Où vas-tu ?

– Je vais me marier.

– Très drôle.

– Ce n'est pas une plaisanterie. J'épouse Jean-Louis dans deux jours.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Jean-Louis. Tu le connais.

– C'est moi que tu aimes. C'est moi que tu veux épouser.

– Quand mes parents se sont mariés, ils s'aimaient d'amour fou. Ils ont eu une vie médiocre. Maintenant, ma mère sert de bonniche à mon père. Très peu pour moi.

– Avec moi, tu n'auras pas une vie médiocre.

– Nous sommes ensemble depuis cinq ans. À part l'amour, tu n'as rien fait.

– Tu ne t'en es pas plainte.

– Ne sois pas vulgaire. Jean-Louis devient le numéro deux d'une énorme compagnie d'électronique. Il m'emmène à Paris.

– Paris !

– Oui, Paris. L'excellence, la grande vie. Ce dont j'ai toujours rêvé. Combien de fois t'ai-je dit que je voulais quitter ce patelin ?

– Je n'ai que vingt-cinq ans.

– Et moi, j'ai déjà vingt-cinq ans. Je n'en peux plus d'attendre.

– Jean-Louis sait-il que j'existe ?

– Comment pourrait-il l'ignorer ?

– Et ça ne le dérange pas ?

– C'est du passé.

– Du passé ! Il y a une demi-heure, nous faisons l'amour comme des dieux !

– C'était la dernière fois.

Reine acheva de s'habiller en silence.

– Mon amour, ce n'est pas possible. Dis-moi que c'est un affreux cauchemar, une blague d'un goût atroce, une provocation.

– C'est la vérité. Adieu.

Resté seul, il choisit la colère. Pour la nourrir, il décide de se venger. En tuant Reine ? Sûrement pas. Cela se retournerait contre lui.

Surtout, il veut que Reine souffre. Qu'elle souffre autant qu'il souffre.

Il ne décolérera jamais.

Assise à la terrasse de son café préféré, Dominique savourait ce samedi après-midi. Elle aimait ce soleil de septembre qui la réchauffait sans la brûler.

Secrétaire dans une société d'import-export, elle était fière de son travail. Son père était marin-pêcheur, sa mère sans profession. « Tu es une femme indépendante, ma chérie, lui avait dit celle-ci. Bravo ! »

À vingt-cinq ans, elle considérait l'avenir avec confiance. Elle appréciait le célibat. L'amour viendrait à son heure. Quand elle voyait certaines de ses amies mariées et mères, elle se réjouissait de ne pas les avoir imitées. Casée, quel sort sinistre !

Elle ne s'aperçut pas qu'un homme, à la table voisine, la contemplait d'un regard fixe.

– Bonjour, mademoiselle. Puis-je vous offrir un verre ?

Elle ne sut pas quoi dire. Il prit cela pour un consentement et s'assit en face d'elle.

– Garçon ! Du champagne.

– Deux coupes ?

– La bouteille. Et du supérieur.

Le serveur apporta du Deutz et remplit deux flûtes.

– Vous avez quelque chose à fêter ? demanda la jeune femme.

– Notre rencontre.

Ils trinquèrent. Dominique n'avait jamais bu de grand champagne et s'émut de le trouver si bon.

– Comment vous appelez-vous ?

– Claude. Et vous ?

Elle répondit qu'elle se nommait Dominique et qu'elle travaillait depuis cinq ans comme secrétaire chez Terrage. Puis elle se tut, parce qu'il n'avait pas l'air d'écouter.

– Quelle est votre occupation ? finit-elle par demander.

– Je monte à Paris créer une société, dit-il du ton évasif de celui qui ne veut pas s'étendre sur le sujet.

Cet homme lui faisait un peu peur, elle ne savait pas pourquoi. Elle se calma en pensant qu'après tout, c'était lui qui l'avait abordée. Qu'importait qu'il soit déçu ?

– Vous êtes ravissante, Dominique.

Elle s'étrangla avec sa gorgée de champagne.

– Et je ne suis certainement pas le premier à vous le dire.

Si, il l'était. Jusqu'alors, il n'y avait eu que sa mère pour le lui affirmer et elle avait pris cela de qui cela venait.

– Je ne sais pas quoi vous dire, monsieur.

– Appelez-moi Claude. Nous avons le même âge.

– Je ne suis pas une créatrice d'entreprise, moi.

– Ne vous attardez pas à ce détail. J'aimerais vous revoir.

Il insista pour avoir son numéro de téléphone.

Elle le lui donna à contrecœur et se leva très vite pour dissimuler sa gêne.

Si elle avait été une fille normale, elle aurait appelé une amie pour lui raconter l'anecdote. Mais il y avait toujours en elle une honte qu'elle ne pouvait expliquer. Elle en parlait si peu qu'elle en ignorait le nom : il s'agissait d'un complexe.

Elle savait que toutes les jeunes femmes n'en souffraient pas. Au travail, elle avait des collègues pétulantes habituées au boniment des séducteurs. À elle, personne ne disait de telles choses et elle en

avait conclu qu'elle n'était pas jolie. En vérité, si personne ne la draguait, c'était parce qu'on pressentait son problème.

Cet homme – Claude, il faudrait qu'elle s'habitue – ne l'avait pas senti. Elle réunit son courage pour aller se regarder dans le miroir. « Ravissante », avait-il dit. Qu'avait-il vu en elle ?

Elle réfléchit. Un créateur de société n'a pas de raison de mentir à une obscure secrétaire. Il n'avait pas eu le comportement d'un homme qui cherche l'aventure. « Attendons qu'il me téléphone », pensa-t-elle.

Une semaine s'écoula. « J'aurais dû m'en douter que c'était n'importe quoi. Encore heureux que je n'aie parlé à personne de cette histoire. »

– Allô, bonsoir, pourrais-je parler à Dominique, s'il vous plaît ?

– C'est elle-même.

– Comment allez-vous ? Je suis Claude.

– Je pensais que vous m'aviez oubliée.

– Vous n'êtes pas de celles qu'on oublie. Pardonnez-moi d'avoir tardé à vous appeler. J'ai dû

aller à Paris régler d'essentielles questions pour la société. Vous êtes libre ce soir ?

Au restaurant, il commanda pour elle. Elle s'étonna d'y éprouver du plaisir, en plus du soulagement – elle redoutait de choisir des plats peu distingués.

– Vous êtes très élégante, dit-il en connaisseur.

Elle parvint à ne pas rougir. « Il faut que ce soit lui qui parle, pensa-t-elle, sinon je ne vais pas y arriver. »

– Comment s'appelle votre société ? interrogea-t-elle.

– C'est en fait la filiale parisienne de la société Terrage. C'est de l'import-export.

Elle rit.

– Je savais que vous ne m'écoutez pas l'autre jour, sinon vous auriez relevé la coïncidence. C'est là que je travaille.

– Chez Terrage ? Pas croyable !

Elle lui demanda le nom de ses collaborateurs. Il répondit qu'à part le président-directeur général, il n'avait pas d'interlocuteur. Là, elle sentit son